Liberté



[Poèmes]

Aurelio Arturo

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

La poesía tiene la palabra

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33071ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé) 1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Arturo, A. (2003). [Poèmes]. Liberté, 45(3), 34-35.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Aurelio Arturo

Nodriza

Mi nodriza era negra y como estrellas de plata le brillaban los ojos húmedos en la sombra : su saliva melodiosa y sus manos palomas mágicas. ¿ O era ella la noche, con su par de lunas moradas ? ¿ Por qué ya no me arrullas, oh noche mía amorosa, en el valle de yerbas tibias de tu regazo ?

En mi silencio a veces aflora fugitiva una palabra tuya, húmeda de tu aliento, y cantan las primaveras y su fiebre dormida quema mi corazón en ese solo pétalo.

Una noche lejana se llegó hasta mi lecho, una silueta hermosa, esbelta, y en la frente me besó largamente, como tú; ¿ o era acaso una brisa furtiva que desde tus relatos venía en puntas de pie y entre sedas ardientes?

Nourrice

Ma nourrice était noire et comme des étoiles argentées ses yeux humides brillaient dans l'ombre : sa salive mélodieuse et ses mains magiques de colombe. Était-elle la nuit, avec sa paire de lunes violettes ? Pourquoi ne me berces-tu plus, oh ma nuit amoureuse, dans le creux sauvage et tiède de ton giron ?

De mon silence parfois surgit fugitive une parole de toi, humide de ton haleine, et chantent les printemps et sa fièvre endormie brûle mon cœur d'un seul pétale.

Dans une nuit lointaine surgit jusqu'à ma couche une svelte et gracieuse silhouette qui sur mon front pose un long baiser, comme les tiens ; ou n'était-ce peut-être qu'une brise furtive qui de tes légendes surgit sur la pointe des pieds parmi des soies ardentes ?